

La philosophie du langage : une jungle de Calais pour la linguistique ?

Béatrice GODART-WENDLING
*CNRS, UMR 7597, Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques
Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité*

Résumé : Après avoir explicité les difficultés que recèle l'appellation de philosophie du langage, l'article met tout d'abord en évidence l'incompatibilité, voire le malentendu, existant entre la linguistique et la philosophie du langage dans sa version logiciste. Il ressort également de cette étude que le principal point de contact entre ces deux disciplines se limite jusque dans les années 50 au domaine de la syntaxe ; donnant ainsi lieu à la constitution des divers modèles de grammaires formelles qui apparurent dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. L'article aborde ensuite la période ordinariste de la philosophie du langage et souligne son apport vis-à-vis de la sémantique qui conduira à une remise en question de ses liens avec la pragmatique. En fonction de l'analyse des deux périodes examinées (logiciste et ordinariste), l'article dégage enfin les points d'achoppement récurrents entre philosophie du langage et linguistique.

Mots-clés : philosophie du langage, langue artificielle, grammaire formelle, sémantique vériconditionnelle, universalité, Frege, Russell, Carnap, sémantique de Montague, Wittgenstein, Austin, Grice, Duranti, Ochs, Rosaldo.

L'évaluation des rapports et des liens de synergie que la linguistique et la philosophie du langage ont pu tisser entre elles se heurte d'emblée à deux difficultés. La première porte sur l'extension à accorder à l'appellation de «philosophie du langage» étant donné – ainsi que le soulignent à juste titre Sandra Laugier et Sabine Plaud – qu'«il n'y a pas d'accord, loin s'en faut, sur une définition univoque» (2011, p. 13) de la philosophie du langage, car «on ne saurait isoler un trait général qui serait partagé par l'ensemble des philosophies ou théories de ce champ» (*ibid.*, p. 14), hormis «la référence [généalogique], critique ou non, à Gottlob Frege» (*ibid.*). Si cette «diversité intrinsèque» (*ibid.*, p. 16) de la philosophie du langage est interprétée par ces deux auteures comme le témoignage du «caractère vivant et ouvert» (*ibid.*) de ce mouvement multiple, il reste que les deux phases successives qui caractérisent nonobstant l'histoire de la philosophie du langage – la période logiciste puis celle axée sur le langage ordinaire – constituent un autre source de difficulté, car les problématiques traitées y furent si différentes qu'elles prohibent la possibilité de proposer une analyse unifiée des connexions ou des incompatibilités existant entre linguistique et philosophie du langage. Il faut de plus ajouter que la relation entre ces deux disciplines s'avère asymétrique, car si la linguistique a bénéficié de certains travaux de la philosophie du langage aussi bien en matière de syntaxe qu'en sémantique ou pragmatique, les philosophes de cette mouvance n'ont été – en revanche – guère significativement influencés par les analyses des langues naturelles réalisées par les linguistes¹.

Aussi, de façon à ne pas découper arbitrairement le champ de la philosophie du langage, cet article considérera que la philosophie analytique, la pragmatique ainsi que la philosophie du langage ordinaire relèvent de ce domaine² et proposera dans un premier temps une analyse respectant la différence d'objectifs que la philosophie du langage s'est assignée durant sa période logiciste-formaliste (1892 – 1950) de celle – initiée par les travaux de Ludwig Wittgenstein (1953), Paul Grice (1957) et John Austin (1962) – centrée sur l'étude du langage dit «ordinaire». Ainsi, je mettrai en évidence l'incompatibilité très marquée, ainsi que le malentendu existant entre la philosophie du langage dans sa version logiciste et la linguistique et cette étude me conduira à argumenter que le point de contact entre ces deux disciplines s'établira essentiellement dans le domaine de la syntaxe ; donnant ainsi lieu à la constitution des divers modèles de grammaires formelles qui appaurent au XX^{ème} siècle. L'examen de la seconde période conduira, par contre, à soutenir que le passage des idées de la philosophie du langage vers la lin-

¹ Certes le philosophe du langage Alfred Ayer a été influencé par les idées développées par les linguistes Charles Ogden et Ivor Richards dans leur livre *The Meaning of Meaning* (1947, New York, Harcourt, Brace and Company), mais ce cas fait quasiment figure d'exception.

² Seul le pragmatisme américain, de par la spécificité de ses thèses, ne sera pas pris en compte dans notre analyse. Sur ce sujet, lire Cometti, 2010.

guistique contribuera à repenser la sémantique et à remettre plus particulièrement en question ses liens avec la pragmatique. En fonction de l'analyse respective de ces deux périodes, je tenterai enfin de dégager les points d'achoppement récurrents entre sciences et philosophie du langage.

1. LA PÉRIODE LOGICISTE DE LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

L'intérêt des linguistes pour les écrits de Frege, et plus particulièrement pour son article «Über Sinn und Bedeutung», repose au départ sur un malentendu. En effet, la réflexion de Frege, replacée dans son contexte, s'élabore au moment de la crise des fondements des mathématiques, si bien que sa visée ne porte pas sur l'étude des langues naturelles mais sur la constitution de langages logiques qui seraient aptes à exprimer explicitement toutes les chaînes de déductions dont peuvent avoir besoin les langages scientifiques (l'arithmétique, la géométrie, etc.). Il s'agit donc d'élaborer une langue artificielle, une «Begriffsschrift» (c'est-à-dire une idéo-graphie), qui pourrait jouer un rôle normatif (cf. Godart-Wendling et Raïd, 2016, p. 258-259) et pallier, ce faisant, à «l'inadéquation» (Frege, 1999 [1879], p. 6) des langues naturelles dépourvues d'«exactitude» (*ibid.*). La comparaison frégréenne entre, d'une part, le microscope et cette langue artificielle et, d'autre part, l'œil et une langue naturelle, rend patent ce qui-proquo initial, puisque Frege y indique nettement que la langue qu'il veut construire n'aura pour champ d'application que le domaine de la science :

Je crois pouvoir rendre le plus clairement le rapport de mon idéographie à la langue courante si je le compare avec celui du microscope à l'œil. Celui-ci a, par l'étendue de ses possibilités d'application, par la mobilité avec laquelle il peut s'adapter aux circonstances les plus différentes, une grande supériorité sur le microscope. Considéré comme appareil optique, il montre assurément beaucoup d'imperfections qui ne restent ignorées qu'en raison de sa promis-cuité avec la vie mentale. Mais aussitôt que des buts scientifiques posent de hautes exigences quant à la précision dans la distinction, l'œil se montre insuffisant. Par contre, le microscope est parfaitement adapté à précisément de tels buts, mais c'est justement pour cette raison qu'il est inutilisable pour tous les autres. (1999[1879], p. 6-7)

Paradoxalement, l'article «Über Sinn und Bedeutung» (1892) – qui sera considéré comme le texte fondateur de la philosophie du langage – s'avère plus critique que la *Begriffsschrift* vis-à-vis des langues naturelles, car Frege commence par y préciser que «dans un système de signes parfait [tel qu'il le recherche], un sens déterminé devrait correspondre à chaque expression. Mais les langues vulgaires sont loin de satisfaire à cette exigence et l'on doit s'estimer heureux si dans le même texte, le même mot a toujours

le même sens» (1971 [1892], p. 104). De plus, les langues naturelles présentent le défaut de permettre la formation d'expressions qui – telles que «le plus grand nombre premier» – ont un sens, mais pas de dénotation, si bien qu'il devient impossible de déterminer la valeur de vérité d'un grand nombre de propositions des langues naturelles (1971 [1892], p. 109). Dans un langage parfait, tout signe possède un référent et un sens unique et l'application du principe de compositionnalité³ conduit à établir de façon systématique la vérité ou la fausseté de toutes les propositions. En pointant ces deux défaillances des langues naturelles, Frege leur jeta l'anathème et donna naissance à une des idées qui allait devenir constitutive de cette première période de la philosophie du langage ; à savoir que les problèmes philosophiques ne sont que la résultante de l'imperfection des langues naturelles. Ludwig Wittgenstein, lecteur de Frege, empruntera ce chemin dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1922), car il argumentera que «Le langage travestit la pensée» (§. 4.002) et que «Toute philosophie est 'critique du langage'» (§. 4.0031). Écrivant ainsi à propos de la proposition «Le vert est vert» que les deux occurrences de «vert» – en correspondant à deux catégories grammaticales différentes et donc à deux «symboles différents» (§ 3.323) – sont représentatifs des «confusions fondamentales (dont toute la philosophie est remplie)» (§ 3.324), Wittgenstein préconise le recours à un langage artificiel, puisqu'il écrit :

3.325 – Pour échapper à ces erreurs nous devons utiliser un langage de signes qui les exclut, en n'utilisant pas le même signe en différents symboles, ni extérieurement de la même manière les signes qui désignent de manière différente. Par conséquent un langage de signes qui obéit à la grammaire *logique*, donc à la syntaxe logique.

(Le symbolisme logique de Frege et de Russell constitue un pareil langage qui assurément n'exclut pas encore toutes les erreurs.)

Si le symbolisme frégeen visé est bien évidemment le langage formulaire explicité dans la *Begriffsschrift*, la représentation formelle attribuée à Russell correspond au langage des *Principia Mathematica* (1910-1913) que Alfred North Whitehead et Russell construisirent sur la base de la notation logique du mathématicien italien Giuseppe Peano, afin de résoudre la crise des fondements des mathématiques. Bien que Russell ait aussi écrit sur les avantages d'user de langages aussi imprécis que les langues naturelles (1989, p. 354), la philosophie du langage retiendra essentiellement de son œuvre sa réflexion sur les descriptions définies qui le conduira à distinguer dans «On Denoting» (1905) la forme grammaticale – souvent trompeuse – des énoncés de leur forme logique sous-jacente. Les résultats obtenus par Alfred Tarski (1933) démontrant le caractère contradictoire des théories formulées dans

³ Ce principe s'énonce : « La signification d'une expression complexe est fonction des significations de ses parties et de la façon dont elles sont syntaxiquement combinées ».

les langages sémantiquement clos – que sont très précisément les langues naturelles – finiront de focaliser cet intérêt sur les langages purement logiques. La philosophie du langage, par le biais du cercle de Vienne, interprétera le *Tractatus* comme une incitation à construire un langage idéal et l'un des tenants de ce courant positiviste, Rudolf Carnap, élaborera dans *Der logische Aufbau der Welt* (1928) un premier langage hiérarchisé rédigé dans le formalisme des *Principia Mathematica* visant à retracer sphère par sphère la dérivation de tous les concepts de la science (cf. Godart-Wendling, 2000). *Die logische Syntax der Sprache* (1934) de Carnap présentera, quant à lui, la construction de deux langages formels permettant d'exprimer respectivement l'arithmétique des nombres naturels et toutes les propositions de la physique et des mathématiques classiques (cf. Godart-Wendling, 1997). Le but poursuivi est ainsi d'élaborer des langues formelles qui pourront servir de «système de référence» (Carnap, 1934, p. 8) pour les langues naturelles, car celles-ci présentent le défaut d'être dotées d'une «structure non-systématique et logiquement imparfaite» (*ibid.*, p. 2). Ce faisant, le malentendu initial entre la philosophie du langage et la linguistique se transforme en une incompatibilité d'objectifs, car ainsi que l'écrit Diego Marconi :

Les théories du langage finissaient par assumer, explicitement ou implicitement, un rôle *prescriptif* plutôt que *descriptif* : soit en les opposant au langage naturel des langages dotés de propriétés idéales (comme Frege, le premier Carnap ou Tarski), soit en lisant en filigrane dans le langage naturel un langage parfait – essentiellement logique – duquel les langues naturelles étaient souvent éloignées en surface (comme chez Russell et dans le *Tractatus*). Par conséquent, les théories du langage élaborées par ces philosophes ne représentaient que rarement et indirectement un enjeu pour la linguistique qui, évidemment, se doit de prendre en compte tous les traits d'«indiscipline» présumée des langues naturelles. (1997, p. 18-19)

De cette discordance naquit pourtant le champ de la linguistique formelle dans les deux formes de concrétisation qu'elle prit au XX^{ème} siècle : le courant des grammaires catégorielles et les différentes versions de grammaire de Chomsky. En effet, l'idée frégéenne qu'il fallait prendre ses distances vis-à-vis de la grammaire et remplacer les «concepts *sujet* et *prédicat* par *argument* et *fonction*» (1999[1879], p. 9), jointe à une représentation formelle adéquate, permet d'élaborer des modèles catégoriels algébriques à visée universelle (Lambek, 1958) qui, à l'heure actuelle, représentent le paradigme dominant en matière de formalisation et d'implémentation des langues naturelles (cf. Godart-Wendling, 2002). De même, la différenciation carnapienne entre règles de formation et règles de transformation (1934, p. 123), conjuguée à la distinction russellienne entre forme grammaticale et forme logique, initia – via Zellig Harris – l'idée mise en pratique par Chomsky (1957) qu'une phrase pouvait être la résultante de diverses transformations grammaticales sous-jacentes. Sans entrer dans le détail de ces

deux types de conceptualisation formelle des langues naturelles, l'important est ici que le passage entre la visée logique de la philosophie du langage et la modélisation des langues conserva une idée très réductrice de celles-ci, réalisant – sans pour autant en être conscient – le programme d'embrigadement des langues naturelles préconisé par Willard Quine dans *Word and Object* (1960, p. 228-232). En effet, malgré le caractère très provocateur de certaines thèses de Quine vis-à-vis de la conception référentielle de la sémantique prônée par la philosophie du langage de son époque, ce philosophe-logicien argumenta en faveur d'une reconstruction paraphrastique des langues naturelles dans le langage de la logique du premier ordre⁴ afin de pouvoir disposer d'un langage doté d'une structure philosophique et logique claire et économique du point de vue du symbolisme utilisé et de l'ontologie engagée. Or cette tentative d'épuration des langues naturelles se retrouve dans les modélisations proposées de celles-ci, en empruntant des chemins certes différents, mais qui conduisent tous à l'obtention d'une image très simplifiée et réductrice du pouvoir expressif des langues naturelles. Ainsi, même si d'un point de vue intuitif, la troisième règle de la Méthode de Descartes : «commencer par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés» semble séduisante, il reste qu'appliquée aux langues naturelles – tel que le pratiquent sans le dire les formalistes – le résultat obtenu n'équivaut qu'à l'explication syntaxique et sémantique de phrases très simples des langues naturelles ; phrases qui, de plus, correspondent encore le plus souvent à des exemples forgés qui pourraient être dits, mais qui – en pratiquent – ne le sont pas. Autrement dit, la visée de construire un langage parfait prend maintenant la forme d'une élaboration de «langues naturelles basiques» reposant sur des constructions syntaxiques simples et ne demandant pour être interprétées qu'une sémantique de type référentielle. Depuis le déclin assez récent du chomskysme et la mise en évidence par Christian Retoré et Edward Stabler (1999) que le dernier modèle de ce paradigme – le programme minimaliste (1995) – convergeait en certains points avec les positions théoriques des grammaires catégorielles (lexicalisme, règle d'assemblage des constituants, ...), les approches catégorielles les plus élaborées (par exemple, la théorie multimodale des types de Michael Moortgat (1996), la grammaire des prégroupes de Lambek (2000), ou encore la logique linéaire non commutative de Claudia Casadio (2001)) ne reconnaissent de fait que des tournures syntaxiques assez élémentaires en regard de la complexité dont peuvent faire montre les langues naturelles. La simple prise en compte des clitiques – dans un énoncé français aussi banal que «je *la lui* ai donnée» – conduit à complexifier l'architecture de la grammaire (cf. par exemple, Bargelli et Lambek, 2001) et, au vu des ajouts incessants des nouvelles règles

⁴ Étonnamment, le philosophe analytique Robert Brandom (1994) continue de nos jours d'argumenter que la logique du premier ordre pourrait permettre une représentation formelle des langues naturelles.

et/ou méta-règles, le linguiste est en droit de se demander si les formalismes contemporains réussiront à modéliser autre chose que des fragments de langues naturelles. On touche ici à une autre forme d'écueil de la philosophie de langage, qui caractérisait déjà la grammaire de Montague (1974) ; à savoir que l'approche formaliste des langues naturelles n'offre d'elles qu'une cartographie fragmentée, faite de sous-ensembles de phrases disjoints où l'exception devient le fait qui retient toute l'attention. En effet, on évalue l'intérêt de la grammaire de Montague à résoudre formellement les cas d'ambiguïté de portée : *a woman loves every man* correspondrait à deux lectures : a) il y a une femme qui aime tous les hommes (cette femme aime chacun d'entre eux) et b) quel que soit l'homme considéré, il y a toujours une femme qui aime cet homme (Montague 1974, p. 268). Mais ce type de phrase à double lecture quantifi-cationnelle est de fait très rare en langue naturelle et ne représente donc pas l'usage courant ou le parler ordinaire, qui est l'objet d'étude du linguiste. Il ne s'agit que d'une prouesse logique qui – en tant que telle – n'est pas représentative de la structure logique des langues naturelles, mais témoigne de la non-différenciation explicitement posée par Montague entre les langues naturelles et les langages artificiels : «I reject the contention that an important theoretical difference exists between formal and natural languages» (1974, p. 187). Cette revendication de Montague signifie que l'élaboration d'une règle syntaxique ou sémantique n'a pas à prendre en compte la psychologie, c'est-à-dire le fait qu'il soit plausible qu'une telle règle régit effectivement dans le cerveau humain le comportement linguistique des locuteurs. Pour Montague, contrairement à Chomsky, la syntaxe et la sémantique sont une branche des mathématiques et non de la psychologie et cette importante différence est en soi un risque de malentendu entre la linguistique et toutes les tentatives de formalisation qui émanent du projet logiciste de la philosophie du langage. Encore actuellement, aucune syntaxe ou sémantique formelle n'est apte à dépasser cette politique du fragment que Montague explicite en ces termes : «I have restricted myself to a very limited fragment, partly because there are portions of English I do not yet know how to treat, but also for the sake of simplicity and the clear exposition of certain basic features» (1974, p. 188-189). L'élaboration des différents modèles s'effectue par induction en allant du simple vers le complexe, et cette méthode – totalement réductrice vis-à-vis de l'analyse des langues naturelles – se heurte inévitablement au problème de la surgénération de ces systèmes devenus, de par le trop grand pouvoir expressif de leurs règles, incapables de déceler les séquences de mots syntaxiquement ou sémantiquement déviantes. En contraste, l'approche du linguiste se caractérise par le holisme qui la sous-tend, car lorsque celui-ci focalise son attention sur certaines propriétés de la langue qu'il étudie (la spécificité des temps verbaux, le fonctionnement de certains adverbess, etc.), son étude s'effectue toujours dans une perspective qui appréhende la langue comme un système.

A ce stade, il est également important de souligner qu'avant la grammaire de Montague (1974), célèbre dans le monde des linguistes pour avoir établi une procédure en tandem permettant de calculer conjointement l'interprétation sémantique et la bonne formation syntaxique des phrases, le passage entre les thèses logicistes de la philosophie du langage et la linguistique ne concerna que le versant syntaxique de ces « morceaux de langues naturelles basiques ». En effet, la conception de la sémantique léguée par Frege (1892), Russell (1905) et Wittgenstein (1922) repose essentiellement sur trois thèses : – la signification d'un énoncé correspond à ses conditions de vérité, c'est-à-dire à la mise à plat des circonstances dans lesquelles l'énoncé est vrai, – la valeur sémantique d'une expression complexe dépend de la valeur sémantique de ses constituants (principe de compositionnalité), et – la signification ne relève pas de l'ordre du mental. Mais cette approche vériditionnelle et référentielle de la sémantique n'intéressera la linguistique que dans la seconde moitié du XX^{ème}, et ne remportera jamais l'adhésion des linguistes, car celle-ci deviendra l'occasion de réfléchir sur le caractère compositionnel et/ou contextuel des langues naturelles ou de dénoncer l'aspect très réducteur d'une sémantique calculant le sens des phrases en fonction d'un monde référentiel, correspondant soit au monde actuel soit à des mondes possibles⁵. La sémantique, telle que la conçoit Montague en lien avec le courant logiciste, correspond en effet à des univers figés, où tous les objets et propriétés sont préalablement posés comme existant dans un monde donné, et ces « images » – pour reprendre un terme cher à Wittgenstein (1922, § 4.021) – présentent le défaut de ne pas pouvoir rendre compte des inférences qui jouent un rôle essentiel dans la structuration de la signification des langues naturelles⁶ (cf. Godart-Wendling et Facchini, 2014).

2. L'OUVERTURE VERS LE LANGAGE ORDINAIRE

Si les prises de position très fortes de la première période de la philosophie du langage envers le rejet ou la réforme des langues naturelles permet d'expliquer la méfiance, voire même l'indifférence, des linguistes non formalistes pour ce type d'approche, la perspective centrée sur le langage ordinaire – inaugurée avec les travaux de Wittgenstein (1953, § 116 « nous reconduisons les mots de leur usage métaphysique à leur quotidien »), Grice (1957,

⁵ A cet égard, il est d'ailleurs révélateur de noter que les formalismes syntaxiques et/ou sémantiques actuels ne sont pas élaborés par des linguistes, mais par des mathématiciens ou des informaticiens.

⁶ C'est la raison pour laquelle, Marconi estime que « la sémantique dominante, fondée sur le concept de conditions de vérité, n'est pas en mesure de spécifier véritablement les conditions de vérité de la plus grande partie des énoncés : dans un certain sens, elle ne sait pas faire la distinction entre la signification de 'Le chat est sur le tapis' et celle de 'Le livre est sur la table' » (1997 : 115), car elle en propose la même formalisation.

1968) et Austin (1962) – ne pouvait par contre qu'intéresser les linguistes. Emile Benveniste, dans son article «La philosophie analytique et le langage» (1963) se fait le porte-parole de ce «pareil programme» qu'il qualifie de «plein d'intérêt» (1963. p. 268), car écrit-il :

C'est la première fois, compte tenu des essais antérieurs, autrement orientés, de Wittgenstein, que des philosophes se livrent à une enquête approfondie sur les ressources conceptuelles d'une langue naturelle et qu'ils y apportent l'esprit d'objectivité, la curiosité et la patience requise ... (*ibid.*)

Charles Fillmore (1969), Robert Stalnaker (1970), Oswald Ducrot (1972) ou encore Robin Lakoff (1973) furent ainsi les premiers linguistes à intégrer dans leur perspective la théorie des actes de langage d'Austin ou les postulats conversationnels de Grice pour élaborer de nouvelles analyses de la présupposition ou rendre compte de l'agencement des tours de parole dans une conversation, car le recours à la philosophie du langage leur offrait la possibilité de rendre compte du fait que : «l'une des caractéristiques principales du langage est que l'essentiel de ce qui est communiqué l'est en réalité de manière implicite et doit donc être inféré d'après le contexte» (Hanks, 2009 : 88). L'ouverture se fit donc du côté de la sémantique et conduisit à intégrer la dimension pragmatique à l'étude des langues naturelles⁷ ; cette première étape conduisant alors à examiner la question de la frontière (souhaitable ou non) de la sémantique avec la pragmatique⁸. La primauté donnée à l'«usage» par Wittgenstein (1953), l'idée gricéenne de maximes réglant la logique de la conversation ou encore la décomposition de l'énoncé par Austin en au moins deux actes (le locutoire, l'illocutoire et dans certains cas le perlocutoire) ont ainsi conduit certains théoriciens à soutenir que durant la période 1960-1980 :

La philosophie du langage a donc fonctionné comme suppléance par rapport à la linguistique dans l'aire de la théorie sémantique, et elle fut, en même temps, le lieu principal de la discussion méthodologique et épistémologique la concernant» (Marconi, 1997, p. 19-20)

Actuellement, le rapport de synergie de la philosophie du langage envers la linguistique semble cependant nettement plus mitigé, comme si l'effet sur le long terme des propositions de la philosophie du langage ne se faisait plus guère sentir. En effet, si la plupart des linguistes descriptivistes déclare que ces approches du langage ne sont pas dépourvues d'intérêt, il

⁷ Les travaux de Stalnaker furent en ce sens décisifs, puisqu'ils mirent l'accent – conformément aux idées de Grice – sur la nécessité d'intégrer dans le calcul du sens les intentions des locuteurs, leur connaissance respective du monde et de leurs interlocuteurs.

⁸ En témoigne, par exemple, le parcours de Ducrot qui en vint à défendre l'idée d'une pragmatique intégrée.

reste qu'il est en pratique difficile de les convaincre d'utiliser des concepts – tels la notion d'acte de parole, d'implicature ou même de présupposition – pour analyser la langue qu'ils étudient (que ce soit le russe, l'arabe, le japonais, les langues africaines, le chinois, etc.). Leur réticence s'explique dans un premier temps par la relative méconnaissance qu'ils ont de ces concepts élaborés principalement à partir d'exemples forgés de la langue anglaise ; méconnaissance qui, une fois dépassée, ne les empêche pas de rester perplexes quant à la manière d'appliquer ces concepts à leur langue. La raison en est – ainsi que l'a souligné Carlo Severi (2009, p. 13) – que :

[...] la pragmatique a longtemps suivi deux parcours divergents. Elle s'est attachée soit à l'analyse de situations de communication extrêmement simples (ou fictives) permettant de développer des hypothèses raffinées (Grice, 1989 ; Sperber et Wilson, 1986), soit à la mise en évidence de facteurs sociolinguistiques complexes, à l'aide de dispositifs explicatifs spécifiques ou localisés. (Labov, 1972)

Autrement dit, le point d'achoppement entre la philosophie du langage et la linguistique est que les positions théoriques de la philosophie du langage sont :

– soit trop générales et normatives ; atteignant ainsi un niveau d'abstraction qui ne permet pas «d'interpréter les données fournies par la recherche de terrain» (*ibid.*)⁹ ;

– soit trop spécifiques, si bien qu'il est rarement possible «d'en généraliser, du point de vue anthropologique, les conclusions» (*ibid.*).

Ce dilemme entre théories et empirie¹⁰ trouve son origine – ainsi que l'a explicité et illustré Alessandro Duranti (1993, p. 222) à propos du couple conceptuel illocutoire / perlocutoire – dans le fait que les concepts de la philosophie du langage sont posés comme étant universels, alors qu'ils sont censés s'appliquer à des langues qui participent à des systèmes sociaux très spécifiques. Dès 1976, Elinor Ochs avait déjà remis en question l'universalité des postulats conversationnels de Grice en mettant en évidence les différents paramètres (les attentes des locuteurs, leurs relations interpersonnelles, leur différence de sexe, etc.) qui, en malgache, rendent peu significative la maxime «be informative». Ce faisant, elle rendit patent que «the expectations of interlocutors, then, differ in the [European and Malagasy] societies. And consequently, conversational implicatures differ in these societies» (1976 : 75). Plus précisément, pour Ochs, les difficultés proviennent du fait que «the conversational maxims are not presented as working hypotheses but as social facts» (1976, p. 79) et que :

⁹ Toutes les analyses de Wittgenstein (1953) portent ainsi sur des situations totalement fictives qui s'apparentent plus à des expériences de pensées qu'à de véritables contextes. Sur ce sujet, cf. Godart-Wendling (2014).

¹⁰ Cf. également Gardner (1983) sur ce sujet.

In testing the maxim 'Be informative' cross-culturally, we do not expect to find that in some societies the maxim always holds and in some society the maxim never holds. It is improbable, for example, that there is some society in which being informative is categorically inappropriate. Differences between societies, if there are any, are more likely to be differences in specification of domains in which the maxim is expected to hold and differences in the degree to which members are expected to conform to this maxim. (1976, p. 69)

L'universalité devient donc paradoxalement une affaire de domaines et de degrés. Cette critique, émise principalement par les ethnolinguistes, vise à dénoncer le caractère trop occidental de la philosophie du langage qui élabore ses concepts en fonction des valeurs socio-culturelles qui sont les siennes. Les concepts de la philosophie du langage souffriraient donc du même défaut que la notion de «partie du discours» qui, élaborée à partir des langues indo-européennes, se vit appliquée abusivement à l'étude de toutes les langues naturelles (cf. Ochs, 1976 : 67). Travaillant sur la langue des Ilongots aux Philippines, Michelle Rosaldo (1982) mit ainsi en évidence que «Searle uses English performative verbs as guides to something like a universal law» (1982, p. 228) et argumenta que :

One reason to attend some of the ways in which Ilongot notions of linguistic action differ from the select Western notions documented by Searle is thus to show that certain of our culturally shaped ideas about how human beings act have limited our grasp of speech behavior, leading us to celebrate the individual who acts without attending to contextual constraints on meaning. (1982, p. 228)

La difficulté qui se profile dans cette nécessaire prise en compte d'un contexte élargi est que le linguiste ne doit plus s'en tenir aux conditions du contexte d'énonciation qui sont explicitement formulées grâce aux moyens propres des langues naturelles, mais prendre en compte ce que les anthropologues appellent «le champ de l'indexicalité sociale» (Severi, 2009, p. 15). Autrement dit, il doit se démarquer de la position de Stephen Levinson : «these usages are only relevant to the topic of social deixis in so far they are grammaticalized» (1983, p. 89) et redéfinir les limites de son appréhension du sens.

En conclusion, les points d'achoppement récurrents entre la linguistique et la philosophie du langage dans ses versions logiciste et ordinariste sont que la philosophie – par souci d'universalité – propose des grilles d'analyse conceptuelles trop générales et excessivement simplifiées qui ne peuvent de ce fait s'appliquer qu'à des fragments de langage idéalisé. L'approche formaliste des années 1892 à 1950 ne réussit ainsi à gérer que la partie grammaticale de «morceaux de langues naturelles basiques» qui, mis bout à bout, ne réussissent qu'à former des sortes de «pidgins» ; et le retour au

langage ordinaire n'est pas exsangue des mêmes problèmes, puisque cet «ordinaire» auquel nous sommes censés revenir (et qui en soi n'est jamais défini¹¹) se doit étonnamment d'être atteint à partir de l'analyse d'un ensemble très réduit de phrases-types, qui sont soit forgées soit figées («le chat est sur le paillason», «je te baptise Queen Elisabeth II», etc.). Dans cette perspective, on comprend que l'usage en français du terme de «langage» perdure, puisque la philosophie ordinariste ne peut revendiquer avoir pour fondement l'étude des langues naturelles. La difficulté est donc que la théorie philosophique est première, au sens où son élaboration ne résulte pas d'un maillage entre positions théoriques et observation de l'empirie, mais d'une déconnexion non négligeable avec les phénomènes linguistiques qui auraient dû lui servir d'assise.

Après l'euphorie des années soixante et soixante-dix envers la philosophie du langage, celle-ci semble être actuellement dans la position de la jungle de Calais vis-à-vis des linguistes, car les philosophes de cette mouvance sont perçus par les linguistes comme une masse indifférenciée et peu intéressante *a priori*. Il suffit de citer des noms de philosophes analytiques contemporains pour prendre la mesure de la méconnaissance par les linguistes des travaux philosophiques actuels et cette inattention témoigne du peu d'attente des linguistes vis-à-vis des réflexions menées dans le champ de la philosophie du langage. Un certain retour en arrière s'observe donc, et l'affirmation de Benveniste selon laquelle «les interprétations philosophiques du langage suscitent en général chez le linguiste une certaine appréhension» (1963, p. 267) dépeint avec une certaine véracité la situation actuelle.

© Béatrice Godart-Wendling

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN John, 1962 : *How to do things with words*, J. O. Urmson (ed.), Oxford: Clarendon Press.
- BARGELLI Daniele et LAMBEK Joachim, 2001 : «An Algebraic Approach to French Sentence Structure», in *Logical Aspects of Computational Linguistics*, Berlin-Heidelberg: Springer-Verlag.
- BENVENISTE Emile, 1966 : «La philosophie analytique et le langage», *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris : Gallimard, p. 267-276.

¹¹ Le philosophe américain Stanley Cavell (1979) parle même de l'« inquiétante étrangeté de l'ordinaire » ...

-
- BRANDOM Robert, 1994 : *Making it Explicit*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press. Trad. fr. de Anna-Gaëlle Argy et al., *Rendre explicite*, 2010, Paris : éditions du Cerf.
 - CARNAP Rudolf, 1928 : *Der logische Aufbau der Welt*, Berlin: Weltkreis ; réédition (avec une nouvelle préface) 1961, Hambourg, Felix Meiner. Trad. fr. de Thierry Rivain, *La Construction logique du monde*, 2002, Paris : Vrin.
 - , 1934 : *Die logische Syntax der Sprache*, Wien : Verlag von Julius Springer.
 - CASSADIO Claudia, 2001 : «Non-commutative linear logic in linguistics», *Grammars*, vol. 4, p. 1-19.
 - CAVELL Stanley, 1979 : *The Claim of Reason*, New York & Oxford : Oxford University Press. Trad. fr de Sandra Laugier et Nicole Balso, *Les voix de la raison*, 1996, Paris : Seuil.
 - CHOMSKY Noam, 1957 : *Syntactic Structures*, La Haye: Mouton & Co. Trad. fr. de Michel Braudeau, 1969, Paris : Seuil.
 - , 1995 : *The minimalist program*. Cambridge, M. A.: MIT Press.
 - COMETTI Jean-Pierre, 2010 : *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris : Galilimard.
 - DUCROT Oswald, 1972 : *Dire et ne pas dire*, Paris: Hermann.
 - DUMMETT Michael, 1978 : *Truth and Other Enigmas*, Londres : Duckworth.
 - DURANTI Alessandro, 1993 : «Truth and Intentionality: an Ethno-graphic Critique», *Cultural Anthropology*, vol. 8, n° 2, p. 214-245.
 - FILLMORE Charles 1969 : «Verbs of Judging : an exercice in semantic description», *Paper in Linguistics*, vol. 1, n° 1, p. 91-117. Trad fr. «Verbes de jugement. Essai de description sémantique», *Langages*, 1970, n° 17, p. 56-72.
 - FREGE Gottlob, 1879 : *Begriffsschrift*. Nebert, Halle. Trad. fr. de Corine Besson, 1999, *Idéographie*, Paris : Vrin.
 - , 1892 : «Über Sinn und Bedeutung», *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100, p. 25-50. Trad. fr. de Claude Imbert dans *Ecrits logiques et philosophiques*, 1971, Paris : Seuil, p. 102-126.
 - GARDNER Daniel, 1983 : «Performativity and Ritual : The Miammin Case», *Man*, vol. 18, p. 346-360.
 - GODART-WENDLING Béatrice, 1997 : «Carnap et Ajdukiewicz : deux conceptions mathématisées de syntaxe», dans *Le formalisme en question : le tournant des années trente*, D. Vernant et F. Nef (dir.), Paris : Vrin, p. 313-326.
 - , 2000 : «Nom et classe chez Carnap», in *Essais sur le nom et la nominalisation*, D. Miéville (ed.), *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, n° 67, Neuchâtel : CdRS, p. 55-74.
 - (dir.), 2002 : *Les grammaires catégorielles*, *Langages*, vol. 148.

- , 2014 : «L'hypothèse de Firth : Wittgenstein, héritier de Malinowski ?», *Historiographia Linguistica*, vol. 14, n° 1, p. 79-107.
- GODART-WENDLING Béatrice et FACCHINI Alessandro, 2014 : «Stop thinking that I am only speaking about the world, go further : infer ! A short history of formal semantics of the twentieth century», *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, vol. 24, n° 2, p. 267-282.
- GODART-WENDLING Béatrice et RAÏD Layla, 2016 : «Presupposition and Implicitness in the 20th century. From logic to linguistics», *History of Linguistics 2014*. Assunção, Carlos, Gonçalo Fernandes & Rolf Kemmler (eds). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins. p. 257-268.
- GRICE Paul, 1957 : «Meaning», *Philosophical Review*, vol. 66, p. 377-388.
- , 1968 : «Logic and Conversation», repr. in Grice, 1989, *Studies in the Way of Words*, p. 22-40, Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- , 1989 : *Studies in the Ways of Words*, Cambridge Mass. : Harvard University Press.
- HANKS William, 2009 : «Comment établir un terrain d'entente dans un rituel ?», *Cahiers 05 d'anthropologie sociale, Paroles en actes*, Paris : L'Herne, p. 87-113.
- LABOV William, 1972 : *Sociolinguistic Patterns*, University of Pennsylvania Press.
- LAMBEK Joachim, 1958 : «The Mathematics of Sentence Structure», *American Mathematical Monthly*, vol. 65, p. 154-170.
- , 2000 : «Pregroups : a new algebraic approach to sentence structure», in *Recent Topics in Mathematical and Computational Linguistics*, C. Martin-Vide & G. Paun (eds.), Bucharest : Editura Academici Romane.
- LAUGIER Sandra et PLAUD Sandrine, 2011 : *Lectures de la philosophie analytique*. Paris : Ellipses.
- LAKOFF Robin, 1973 : «The logic of politeness : or minding your P's and Q's», *CLS 9*, Chicago Linguistic Society, p. 292-305.
- LEVINSON Stephen, 1983 : *Pragmatics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- MARCONI Diego, 1997 : *La philosophie du langage au XX^e siècle*, Paris : L'éclat.
- MONTAGUE Richard, 1974 : *Formal Philosophy. Selected Papers of Richard Montague*, Richmond Thomason (ed.), New Haven and London : Yale University Press.
- MOORTGAT Michael, 1996 : «Multimodal Linguistic Inference», *Journal of logic, Language and Information*, vol. 5, p. 349-385.
- OCHS Elinor, 1976 : «The Universality of Conversational Postulates». *Language in Society*. vol. 5. n° 1. p. 67-80.
- QUINE Willard van Orman, 1960 : *Word and Object*, Cambridge Mass. : MIT Press. Tr.fr. de Joseph Dopp et Paul Gochet, *Le mot et la chose*, 1977, Paris : Flammarion.

-
- RETORE Christian et STABLER Edward, 1999 : «Resource Logics and Minimalist Grammars», *Rapport de recherche INRIA*, n° 3780.
 - ROSALDO Michelle, 1982 : “The Things We Do with Words: Ilongot Speech Acts and Speech Act Theory in Philosophy”. *Language in Society*. vol. 11. n° 2. p. 203-237.
 - RUSSELL Bertrand, 1905 : «On Denoting». *Mind*, vol. 14, p. 479-493. Trad. fr. «De la dénotation». dans B. Russell. *Ecrits de logique philosophique*. 1989, Paris : Presses Universitaires de France, p. 203-218.
 - —, 1989 : *Ecrits de logique philosophique*, Paris : PUF.
 - SEARLE John, 1976 : «The classification of illocutionary acts», *Language in Society*, vol. 5, n° 1, p. 1-23.
 - SEVERI Carlo, 2009 : «La parole prêtée. Comment parlent les images», *Cahiers 05 d'anthropologie sociale, Paroles en actes*, Paris : L’Herne, p. 11-41.
 - SPERBER Dan et WILSON Deirdre, 1986 : *Relevance*, Cambridge Mass. : Harvard University Press. Trad. fr. de Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, *La pertinence*, 1989, Paris : éditions de Minuit.
 - STALNAKER Robert, 1970 : «Pragmatics», *Synthese*, vol. 22, p. 272-289.
 - TARSKI Alfred, 1933 : «Le concept de vérité dans les langages formalisés», dans *Logique, Sémantique, Méta-mathématique*, 1972, Paris : Colin, p. 157-269.
 - WHITEHEAD Alfred North et RUSSELL Bertrand, 1910-1913 : *Principia Mathematica*. 3 volumes. Réimprimé en 2009, Merchant Books.
 - WITTGENSTEIN Ludwig, 1922 : *Tractatus Logico-Philosophicus*. Repr. in 1961 London: Routledge Kegan Paul LTD. Trad. fr. de Pierre Klossowski, 1961, Paris: Gallimard.
 - —, 1953 : *Philosophical Investigations*, New York: Macmillan. Tr. fr. de Françoise Dastur et al., *Recherches philosophiques*, 2004, Paris: Gallimard.



Gottlob Frege (1848-1925)